

# Raconte-moi Aubonne... N°9

## «Mercerie Lilaine» ou les souvenirs d'une commerçante aubonnoise...

Je suis née le 12 avril 1925, un dimanche matin de Pâques; on m'a dit qu'il faisait très beau temps ce jour-là. Je suis l'aînée de la fratrie, suivie par deux frères.

Nous habitons au premier étage de la maison Maurer à la rue du Chêne, située juste à côté de la boulangerie qui se trouvait à l'angle (Laboratoire de M. Paz). Actuellement c'est son petit-fils, Jean Maurer, qui l'habite. Un jour, beaucoup plus tard, j'ai demandé à ce dernier de revoir l'appartement dans lequel j'étais née. Celui-ci n'avait pas beaucoup changé, les pièces avaient la même configuration que dans mes souvenirs. A la rue du Chêne, en plus de la boulangerie, on trouvait un primeur, M. Claudet. Son chien tirait un petit char rempli de légumes destinés à la livraison, je ne me rappelle plus du nom du chien, mais je peux vous dire que c'était une figure d'Aubonne; un peu plus bas on trouvait un mécanicien vélos, la charcuterie Pahud et enfin le magasin de M<sup>me</sup> Palaz où on achetait le café Villars.

En face de chez nous se trouvait la Maison d'Asper de M. de Mestral constituée de la maison, de communs, écuries, garages. M. de Mestral était un

homme fort distingué qui aimait s'occuper de ses voitures et notamment du petit autocar qu'il utilisait pour emmener en balade les petites anglaises qui étaient en pension chez eux; quand il faisait beau, il le décapotait: c'était extraordinaire pour Aubonne. Je ne sais pas si M<sup>me</sup> de Mestral, qui était française, leur donnait des leçons de français, c'est possible. Le mercredi M<sup>me</sup> de Mestral jeûnait alors M. de Mestral allait s'acheter de la viande chez le charcutier d'en face, et se faisait à manger sur un réchaud dans le garage d'à côté. Lui aussi était une figure aubonnoise. Plus haut dans la rue se trouvait le cabinet vétérinaire de M. Trottet. A l'époque, je connaissais toutes les maisons d'Aubonne et j'étais capable de nommer tous leurs propriétaires et même les locataires.

J'ai fait mes écoles à Aubonne avec MM. Metzner et Leresche. Ce dernier ne plaisantait pas avec la discipline. Pour la faire régner, il utilisait un bout de bois et une clochette, posés sur son bureau. Un jour des élèves ont collé le bois au pupitre et avaient rempli la clochette de papier... Comme personne ne s'est dénoncé, nous avons tous eu une punition. Avec M. Metzner, c'était différent. Il jouait aux cartes au Cercle

tous les samedis; si le lundi matin il sifflait en arrivant en classe, cela voulait dire qu'il avait gagné, mais s'il perdait, il arrivait en disant: «Sortez vos cahiers!» et nous avions droit à une dictée. Il avait des ruches et lorsqu'il extrayait le miel, il nous préparait des tartines, ce qui était fort apprécié! C'était un excellent professeur. A l'époque c'est la moyenne générale qui permettait d'entrer au collège. La mienne me l'aurait permis, mais comme c'était aux parents de payer l'écolage, les miens ne pouvaient se le permettre, je n'y suis donc pas allée. J'ai terminé ma scolarité par une année d'école ménagère, à 15 ans. Un souvenir amusant me revient du temps de l'enfance: «Lorsque nous rentrions de course d'école, la Fanfare d'Aubonne nous attendait à l'arrivée du tramway à la Place de la Gare et nous partions tous ensemble en direction de la rue Tavernier, puis la Grande-Rue jusqu'à la place de la Balance (place du Marché) où tous les enfants dansaient et chantaient un picoulet».

J'ai perdu mon père l'année de ma confirmation, aux alentours de Pâques. Son vœu était que j'apprenne l'allemand car il venait de la région st-galloise. Il était né dans une famille qui

travaillait dans les broderies de dentelle, reconnues dans le monde entier. Son vœu fut exaucé et c'est ainsi que je suis partie pour une année. Durant mon séjour, j'ai écrit à ma maîtresse d'école ménagère, M<sup>lle</sup> Muller, qui m'appréciait, pour lui demander où je pourrais trouver une place dans un commerce aubonnois à mon retour. Elle m'a indiqué que M. Paul Nerfin cherchait une vendeuse pour son magasin de mode masculine situé en face de la place du Marché (actuellement le service de travaux de la commune). La cheffe des vendeuses était M<sup>lle</sup> Angèle Chenuz, j'ai aimé ce travail, d'ailleurs j'y suis restée 10 ans et c'est ainsi que j'ai découvert que le commerce était toute ma vie, ce qui s'avéra exact par la suite.

A l'époque de l'Hôtel de la Balance et de la Poste (hôtel-de-ville), une rampe située rue Boinod était aménagée pour les colis, et permettait d'accéder au local de triage du courrier. Mon futur mari, Edouard Porret, était mécanicien; il travaillait au Garage de Paul Chappuis. Le fils de ce dernier, Jean-Pierre, avait le même âge que lui, ils avaient fait l'école de recrue ensemble. Le garage Chappuis possédant la concession du service postal d'Aubonne, Edouard y travaillait ainsi qu'au garage. Lorsqu'il s'occupait du service postal, il avait des temps d'attente; moi-même travaillant dans le magasin en face, nous avons ainsi fait connaissance. C'était un jeune homme sympathique qui portait l'uniforme, signe prestigieux à l'époque. Edouard habitait à Aubonne et partageait une chambre avec un employé de l'usine Dufour, mais ses parents habitaient Saubraz et il les visitait donc régulièrement. Pour ma part, je faisais partie du ski club et nous allions souvent skier au Pré d'Aubonne en empruntant le tramway. Un jour je n'ai pas trouvé mes skis à l'arrière. Il les avait pris et me les a remis en mains propres, ce qui nous a permis de faire plus ample connaissance. C'est comme cela que notre relation a commencé et ce fut une époque

formidable. Je me suis mariée en 1948, à l'âge de 23 ans, puis nous eûmes nos deux filles. Malheureusement c'est également durant cette période que nos soucis ont commencé. Mon mari a été atteint de tuberculose et a été hospitalisé à Leysin durant tout un hiver. Il n'a donc pas pu être présent auprès de notre aînée Eliane lorsqu'elle est née. Convalescent, il était ensuite au Pavillon de la Côte, sa santé allant un peu mieux, nous avons eu notre seconde fille Andrée, quatre ans plus tard.

L'épicerie de M<sup>me</sup> et M. Epars se trouvait au rez-de-chaussée de ma maison actuelle à la rue de Trévelin 6. J'étais leur cliente et leur commissionnaire venait régulièrement livrer mes achats à domicile. Un jour de janvier, ce n'est pas son commissionnaire qui est venu livrer, mais bien M. Epars personnellement. Il me demanda si j'étais intéressée à reprendre leur épicerie, son épouse ayant des problèmes de santé et de la difficulté à marcher. Intéressée, je l'étais, mais après les cinq ans de maladie de mon mari, nous n'en avons pas vraiment les moyens et je devais obtenir son accord. Le commerce l'intéressait moins que moi et il me laissa décider. Je me suis renseignée auprès d'un organisme à Lausanne qui venait en aide à ceux qui désiraient se lancer. Cela a pris du temps, mais un beau jour un représentant est arrivé pour constater l'état de la maison et du commerce; ce dernier m'apprit que le couple Epars ne remettait pas uniquement le commerce mais également la maison. A l'époque une remise de commerce était de l'ordre de CHF 3'000.- ou CHF 4'000.-, ce n'était pas trop cher, mais là il s'agissait de tout le bâtiment. Étonnamment l'agent d'affaires était d'accord de nous faire confiance. Nous avons repris l'épicerie des Epars lundi 11 juin 1962. Mon mari s'occupait des livraisons et des choses lourdes. Nos filles aimaient beaucoup ce magasin et chipaient volontiers un chocolat en passant avant d'aller faire leurs devoirs à l'étagé.

A l'époque un paysan me vendait des légumes régulièrement, il était un peu bourru et un jour je lui répondis mal. Je ne l'ai plus revu durant deux semaines. Mais un beau matin, il arriva avec des roses de pleine terre qui n'attendaient qu'à s'épanouir. Je lui ai demandé s'il avait quelque chose à se faire pardonner, mais il me répondit: « Non, c'est pour que vous les vendiez ». J'ai accepté et il n'avait pas tort, ce fut un coup de génie. En effet, le jour même M<sup>me</sup> Emma Dubuis du haut de ville sortant de la boulangerie d'à côté, s'arrêta devant ma vitrine en demandant si elles étaient à vendre. Elle répandit la nouvelle dans tout Aubonne!



J'avais de la chance, mon mari était un homme sérieux qui ne buvait pas, ses seules passions étaient les abeilles et les poissons. Il avait hérité d'un petit bout de terrain le long de la Saubrette à Saubraz. Nous l'avons entièrement défriché et avons construit deux petits chalets, un dans lequel il s'occupait de la fécondation des truites, l'autre nous était destiné. Nous avons passé des moments merveilleux là-haut. Il a ensuite construit une pisciculture pour empoissonner les rivières. Il travaillait donc pour l'État et les gendarmes venaient chercher les œufs de truite sur place. Nous avons également un vivier à Aubonne et vendions les truites aux restaurants, ce qui constituait un bon apport financier.



“ On peut dire qu'il avait la tête dans les poissons et moi dans les légumes, nous ne risquions pas de nous battre... ”

Il était dans son élément à Saubraz et cela faisait du bien à sa santé. Malheureusement la vie en a décidé autrement car il souffrit ensuite d'un cancer qui allait l'emporter à l'âge de 52 ans en 1975. Lorsqu'il est décédé je me suis rendu compte que ce serait difficile de gérer seule l'épicerie, il y avait des bonbonnes lourdes à manipuler pour moi, et je ne savais pas trop où j'allais.

Heureusement, il m'est arrivé une histoire phénoménale. Le magasin d'à côté était une mercerie tenue par M<sup>me</sup> Marie Merminod. Un lundi matin, une cliente passe et m'annonce que M<sup>me</sup> Merminod a vendu sa maison

et cela m'a fait tilt! - Je vais remettre l'épicerie et reprendre ce commerce. C'était la dernière mercerie et pour un bourg de l'importance d'Aubonne, c'était important.

Je connaissais le travail de mercière car j'avais travaillé chez M<sup>me</sup> Merminod lorsque j'étais plus jeune, et je connaissais les noms de ses fournisseurs. J'ai donc décidé de les contacter. J'ai fermé mon épicerie et revendu mon stock à M. Bornand. J'ai repris les meubles et la banque de M<sup>me</sup> Merminod et j'ai fait le magasin à mon idée. Les étagères en métal de l'épicerie se transformèrent pour y déposer les marchandises de mercerie. Puis j'ai divisé le magasin en deux: côté Genève, je continuais à vendre des fleurs et de l'autre côté, on retrouvait tout le matériel de mercerie. Le magasin s'appelait Lilaine. On l'avait écrit sur la nouvelle vitrine qui remplaçait les petits carreaux à l'ancienne. J'ai créé de jolis suspens avec des perles pour l'éclairage, de style ancien, et tapissé le plafond pour que cela soit coloré. J'avais beaucoup de travail entre la mercerie et les fleurs mais ce sont ces dernières qui me rapportaient le plus d'argent, mon magasin se trouvant sur le chemin de l'Hôpital et puis il fallait bien que j'aie des sous pour payer tous les travaux entrepris. Je me fournissais à la Bourse aux fleurs à Chavannes et j'étais sur place dès 07h00 pour avoir du choix. J'ai dû arrêter de travailler suite à une maladie des yeux, mais j'aurai volontiers continué encore 5 ans.

Je vis toujours dans ma maison, mon petit EMS privé, profitant de ma terrasse et des 150 tulipes de ma plate-bande. On ne soupçonne pas le nombre de terrasses ou balcons qui existent à l'arrière des maisons des rues d'Aubonne...

J'aimerais rappeler qu'Aubonne avait à l'époque de nombreux magasins: 8 épiceries, 4 boucheries, 6 boulangeries

et 2 pharmacies, dont la magnifique Pharmacie de la rue Boinod. J'aime à dire qu'à cette époque on pouvait sortir de chez soi tout nu et rentrer à la maison en fin de journée habillé de pied en cap et même avoir acheté un vélo ou une voiture. Voilà je crois avoir été durant ma vie active, ce que l'on appelle de nos jours une entrepreneuse et j'y ai pris grand plaisir en venant à bout de toutes les difficultés. J'ai également voyagé dans de nombreux pays, notamment en Chine; il faut dire que ma fille cadette travaillait pour Swissair. J'ai également franchi tous les cols de Suisse

J'ai été chanceuse car tout au long de ma vie j'ai rencontré des personnes qui sont arrivées au bon moment. Cela fait maintenant 3 ans que François, le cuisinier du Café du Commerce me livre mes repas de midi. Lorsque j'ai des soucis, on en parle ensemble et parfois même il revient en milieu d'après-midi et on échange. J'ai également Minette qui me tient compagnie, elle est connue de tous, comme Milgram à l'époque qui entrait dans tous les commerces et même dans le bureau du Syndic à l'administration communale. Minette passe régulièrement sur la terrasse du Njoerden mais n'accepte les caresses que lorsqu'elle en a envie. Des personnes l'ont prise en photo et l'ont mise sur les réseaux sociaux, ce qui m'a fait dire lorsqu'elle est rentrée le soir: « N'as-tu pas vergogne de te promener ainsi sur les réseaux sociaux? ».

Novembre 2023 – Liliane Porret



# Les coulisses de la Dentcreuze: Echos du passé

Arrivant à la retraite, Françoise Piguet, citoyenne aubonnoise connue et active, a souhaité créer une nouvelle activité culturelle pour la jeunesse en mettant sur pied une troupe de théâtre. La majorité de ses membres étaient de jeunes adultes qu'elle connaissait bien. Face au refus de la Municipalité de lui prêter une salle, les répétitions de «A Chacun son serpent» de Boris Vian, se sont tenues chez les Gétaz, et les représentations en plein air... sous les Halles de la Maison de ville ou à la plage de Perroy. Sam Leresche, acteur amateur connu et Roi de la dernière fête des Vignerons de l'époque, dirigeait la troupe. En stage dans le Sud de la France, la troupe était à la recherche d'un nom. L'épouse de Sam, en voulant, rattraper son fils dans les escaliers est tombée... et s'est cassée une dent... le nom était trouvé.

«Le Silence de la terre» de Samuel Chevalier, a totalement charmé la région. Sur scène, il y avait le chœur mixte, la fanfare et la troupe, soit

presque 60 personnes. Le spectacle a rencontré un succès incroyable. Lors de la dernière représentation, archicomble (la galerie de l'Esplanade débordait!), un acteur manquait. Malgré de nombreux appels, il ne fut pas retrouvé. À l'entracte, un acteur, Guy Bochuz, a suggéré de modifier la fin. Ce qu'ils firent, réussissant à maintenir la cohérence du spectacle sans l'acteur manquant.

«La servante de Bernerolle», que j'ai signée a été inspirée de faits réels. Elle raconte l'histoire d'une serveuse aguicheuse du café du Commerce, très populaire auprès des messieurs. L'un d'eux s'est vanté d'une liaison avec elle. Mais un matin, la police a embarqué la serveuse... qui était en fait un évadé de Bochuz.

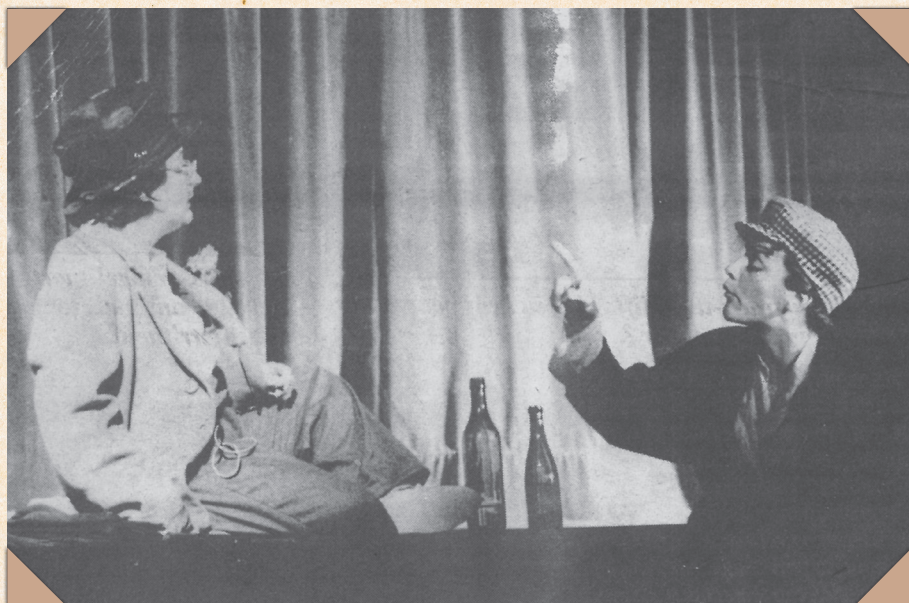
Notre troupe n'avait pas un style de pièces spécifique, mais nous étions ouverts à tous les genres. Nous collaborions avec divers chœurs, comme le chœur mixte de Saint-Livres ou

celui de l'Usine à Gaz, ou encore avec d'autres troupes.

Une fois, nous avons monté une pièce policière où l'un des acteurs principaux, jouant l'inspecteur, est arrivé éméché. Il a tant bien que mal assuré sa prestation, mais à la fin, ayant oublié son pistolet, il a dû improviser un bruit de coup de feu avec sa main, comme le font les enfants. Un certain nombre de spectateurs ont pris la situation au deuxième degré. Mais l'événement a quand même été gênant et a servi de leçon: cet acteur n'est plus jamais monté sur scène dans cet état.

Il est par contre impossible de parler de la Dentcreuze sans évoquer le drame survenu au Québec lors du Festival International de Théâtre Amateur, auquel la troupe avait été invitée pour jouer «Ubu Roi» d'Alfred Jarry. La veille de la représentation, Louis de Tscherner, metteur en scène et mentor, a fait un malaise cardiaque et est décédé. Tétanisée, la troupe a décidé de jouer en son honneur. Elle a remporté deux prix: le prix du meilleur décor (Jean-Luc Meylan) et le «coup de cœur du public».

Le choc a été énorme, mais la troupe a malgré tout survécu... jusqu'à aujourd'hui! Je n'en fais plus partie depuis longtemps, mais que de beaux souvenirs, rencontres et échanges. Et quel plaisir de découvrir aujourd'hui encore et pratiquement chaque année, un nouveau pan de la vie théâtrale au travers des multiples curiosités et talents des passionnés de la scène. Et que le spectacle continue!



Les deux récitant, Gisèle Burnet et Monique Archambault-Bovy introduisent parfaitement le début de la pièce.

Janvier 2024  
Gisèle Burnet

Nous vous remercions de faire parvenir vos textes par courriel à l'adresse suivante: [cretignyjacqueline@gmail.com](mailto:cretignyjacqueline@gmail.com)